



En raison de la création de nouveaux quartiers au sud du territoire audonien au milieu du XIX^{ème} siècle, l'ancien bâtiment qui abritait la mairie dans le quartier du Vieux-Saint-Ouen, apparaît trop excentré du nouveau centre ville. En 1862, le maire Alexis Godillot décide de construire un nouvel Hôtel de Ville à l'emplacement dit de « Maison Blanche » ou de « Croix de bois ». Le terrain pressenti se situe au carrefour des deux grandes routes qui traversent le territoire, la route de la Révolte (actuel boulevard Victor-Hugo) et l'avenue des Batignolles (avenue Gabriel-Péri), c'est-à-dire à la jonction entre l'ancien village agricole et la nouvelle ville industrielle. Les travaux de construction du nouvel Hôtel de Ville sont confiés à l'architecte Paul-Eugène Lequeux, élève de Victor Baltard, qui avait travaillé à la restauration de l'église Saint-Ouen-le-Vieux en 1840. La construction s'échelonne sur trois ans, entre 1865 et 1868.

De plan rectangulaire, l'édifice, construit en pierres de taille, est élevé sur trois niveaux. L'harmonie des proportions et la sobriété de l'ensemble évoquent l'architecture néo-classique. La façade principale est rythmée par une travée centrale comprenant au rez-de-chaussée l'entrée du bâtiment, encadrée par deux pilastres jumelés. La porte d'entrée aujourd'hui de forme rectangulaire, était à l'origine en plein-

cintre. Le premier étage est animé par un balcon et une fenêtre rectangulaire surmontée d'un fronton triangulaire. Le dernier niveau, correspondant aux combles, accueille un fronton en plein-cintre surélevé abritant un cadran d'horloge surmonté du blason aux armes de la Ville. Au-dessus, une tour beffroi de forme octogonale couronne l'ensemble. Plus simples, les autres travées latérales sont rythmées au rez-de-chaussée par des fenêtres carrées placées l'une au-dessus de l'autre, et des fenêtres rectangulaires surmontées d'une petite corniche sur console au premier étage. Enfin, le toit en ardoise est percé de six petites lucarnes rondes. Un escalier monumental central complète l'ordonnancement intérieur.

LA DÉCORATION DU BÂTIMENT

Au cours du XX^{ème} siècle, les salles du premier étage connaissent plusieurs campagnes de décoration. La salle du conseil municipal est décorée de peintures marouflées, commandées en juin 1915 à Paul Gervais et réalisées en 1917. Il faudra néanmoins attendre la fin de la Première Guerre mondiale pour pouvoir admirer ces œuvres, réalisées en 1917 mais mises en place probablement en 1919. La salle du bureau municipal reçoit les peintures de Jean Julien, commandées au début des années 1920, réalisées en 1922 et installées en 1931.

Les peintures murales de la Salle du Conseil

Les peintures de Paul Gervais sont un précieux témoignage de la vie quotidienne audonienne au début du XX^{ème} siècle. Les thèmes ont été finement sélectionnés par le peintre et les élus. Tous les aspects de la ville ne sont pas représentés. Il manque les Puces, mais également la Zone (c'est-à-dire les faubourgs misérables constitués sur les terrains des anciennes fortifications de Paris). La misère est absente. L'artiste porte un intérêt sur la réalité sociale de l'époque. Il rend hommage aux ouvriers, notamment aux femmes ouvrières à travers une palette colorée et des expressions qui procurent une vision positive en



opposition avec les jugements de l'époque. Il s'intéresse aux ouvrières des petits métiers (et non celles employées dans l'industrie), qui travaillent souvent à domicile ou dans des « chambres » : les « lingères », c'est-à-dire les cousseuses, tisseuses, repasseuses, blanchisseuses. Dans des tonalités plus sombres et obscures, l'artiste aborde la thématique de l'industrie, en soulignant le labeur que celle-ci inflige aux travailleurs. Enfin, à travers la représentation du champ de courses, il dresse un tableau, presque onirique, de la bourgeoisie locale (surtout parisienne) réunie le temps de loisirs. Ainsi, l'artiste met en perspective travail et loisirs, ouvriers et bourgeoisie. L'ouvrier est magnifié de la même manière que le promeneur du dimanche qui assiste à une course de chevaux. Le style réaliste et les scènes vivantes et colorées de Paul Gervais donnent une belle image de Saint-Ouen au début du XX^{ème} siècle, à la lisière du village et de la ville industrielle.

PAUL GERVAIS (1859-1936)

Originaire de Toulouse, Paul Gervais étudie aux Beaux-arts de Toulouse, puis devient l'élève de Jean-Léon Gérôme et de Gabriel Ferrier aux Beaux-arts de Paris. Il expose au Salon des Artistes Français de Paris de 1881 à 1936. Il reçoit le Prix du salon en 1898, la médaille d'argent à l'Exposition Universelle de 1900, le prix Henner en 1908, le Prix Bonnat en 1929. Peintre d'histoire, de sujets allégoriques, de scènes de genre, Paul Gervais est l'auteur de compositions murales remarquables : le plafond du Casino de Nice, l'Hôtel de Paris à Monté Carlo, le Ministère de l'Agriculture et le Ministère des Colonies à Paris, la Préfecture de Toulouse, la Salle des mariages du Capitole de Toulouse. Sa manière de peindre est proche de celle de Manet.

La place d'Armes

Au début du XX^{ème} siècle, le quartier du Vieux-Saint-Ouen était, avec ses rues pavées et ses lanternes, l'un des mieux équipés. L'artiste choisit de représenter la place dont le nom fait référence aux rassemblements de la Garde nationale qui s'y tenaient. En 1857, une fontaine monumentale y est installée pour l'alimentation en eau du



quartier, sur demande du maire Alexis Godillot. En 1968, celle-ci est remplacée par la sculpture « Sirène » de Louis Bancel. Paul Gervais rend hommage à ces femmes des « petits métiers » : les porteuses d'eau. La palette colorée, l'expressivité des visages, la posture des corps (notamment celle de la femme située au premier plan), sont très valorisantes.

Le marché

Les couleurs chatoyantes et l'opulence des marchandises sur les étals illustrent l'atmosphère vivante et chaleureuse du marché. Le traitement pictural de la femme au premier plan est particulièrement soigné. Son visage est anobli, embelli. L'artiste souligne le rôle de la femme à travers sa tâche quotidienne : nourrir sa famille.

Le château Necker

Le château Necker dit aussi « château du parc Sainte-Anne » est édifié en 1743 par le Prince de Rohan Soubise. En 1772, il est habité par Necker (Ministre des finances de Louis XVI), et Madame de Staël. À la Révolution, le château est réquisitionné. En 1803, il devient la propriété du Baron Ternaux (député et industriel du textile). En 1834, il est racheté par Charles Le Gentil. En 1890, le château devient le collège



Sainte-Anne, appartenant à la congrégation des Oblats. Il est détruit dans les années 1920 et remplacé par les bâtiments du CESTI (Centre d'Études Supérieures des Techniques Industrielles) en 1928. L'architecture du château Necker rappelle celle du pavillon de chasse de Madame Récamier à Clichy. Paul Gervais peint l'entrée du château et les communs. Un couple est représenté au premier plan. Il s'agit probablement de personnels de service.

Le débarquement d'une péniche

Cette scène valorise la fonction de la voie d'eau, essentiellement utilisée pour le transport de pondéreux (charbon, matériaux de construction) par des péniches. Jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, la navigation sur la Seine est complexe, en raison notamment du courant. Les bateaux y étaient hâlés par des chevaux et parfois par des hommes. Après déchargement, les marchandises sont transportées à Paris par des charretiers en empruntant le chemin des bateliers (probablement l'actuelle rue des Bateliers).

Paul Gervais peint une scène de déchargement de marchandises sur un quai. Sa touche picturale met en valeur les postures des hommes au travail, leur force physique (manches relevées, muscles gonflés) et met l'accent sur leur labeur. La scène illustre bien le cheminement des marchandises (de la voie d'eau par la péniche, l'action de l'homme dans le portage, puis le transport à l'aide des chevaux).



Les lavandières et le bateau-lavoir

Paul Gervais évoque ici le travail féminin du nettoyage du linge. Les premières blanchisseries industrielles apparaissent à Saint-Ouen au XVIII^{ème} siècle. Un bateau-lavoir est installé au 26 quai de Seine à la fin du XIX^{ème} siècle. Il s'agit d'un établissement flottant, réglementé avec des normes précises, dans lequel on lave et fait sécher le linge. Les lavandières peuvent travailler pour des clients attirés ou venir y laver leur propre linge. Elles arrivent avec leur équipement (battoir, brosse, savon, corbeille de linge sale). Les postures (courbures des corps sous le poids du linge, gestes répétitifs, eau froide en hiver, absence d'abris contre les intempéries) mettent en avant la pénibilité de la tâche. Le travail du linge est précaire. Employée à la journée, les lavandières étaient payées entre 0,45F/h à 2,75 F/h. D'une durée excessive, c'est également un travail à risque (le linge mouillé et sale véhicule des maladies telle la tuberculose). Alors que la société de l'époque porte un jugement négatif sur ces femmes, la palette douce et rosée et l'expressivité des traits fins et délicats des visages embellissent les lavandières. C'est une manière de rendre hommage à leur labeur et à leur cause.



Le port de Saint-Ouen

L'histoire industrielle débute avec l'ouverture de la gare d'eau en 1830, construite pour faciliter la circulation des marchandises depuis la Seine jusqu'à Paris. Autour de celle-ci s'installent progressivement des établissements, des entrepôts, des ateliers, des chantiers. Le port constitué accueille ensuite de nouvelles industries dont la fabrique de produits chimiques Roques (1846), l'usine de construction de machines à vapeur Farcot (1848). En 1860, l'arrivée du chemin de fer entraîne l'implantation d'une industrie essentiellement métallurgique (fonderie, forges) et chimique. En 1864, les nouveaux docks agrandis sont inaugurés.

L'industrialisation modifie en profondeur la population et l'urbanisme de la ville. De nombreux ouvriers avec leurs familles s'installent à Saint-Ouen. Les conditions de vie et d'hébergement sont mauvaises. Les gens s'entassent les uns sur les autres dans des logements insalubres.

Paul Gervais représente le « coltineur » de charbon, nom donné à la personne qui effectue le chargement du charbon dans les wagonnets. Il fait partie des métiers de manutention, métiers au contact des anciennes habitudes artisanales et du nouveau monde industriel. L'artiste rend visible la force physique du coltineur à travers le va-et-vient des gestes, sons sens de l'équilibre perceptible dans sa posture. Les couleurs sombres soulignent la saleté générée par le charbon. L'homme est au premier plan du paysage industriel avec ses fumées épaisses. En arrière plan, la verticalité des cheminées contraste avec la diagonale induite par le mouvement effectué par la pelle de l'ouvrier. Ce contraste accentue la dynamique du geste. L'artiste peint à nouveau des chevaux alors même que l'usage des camions était déjà très fréquent dans le transport des marchandises.



Le château de la comtesse du Cayla

Au début du XIX^{ème} siècle, alors que l'Empire napoléonien s'effondre, la France, épuisée par vingt ans de fièvre révolutionnaire et conquérante, se prépare à restaurer la monarchie. Napoléon abdique le 6 avril 1814. Seul Louis Stanislas Xavier de France (1755-1824), frère de Louis XVI, futur Louis XVIII, semble pouvoir apporter paix et stabilité. Un retour à la monarchie absolue étant unimaginable, la prise de pouvoir du futur Roi est conditionnée par la rédaction d'une Constitution qui conserve de nombreux acquis de la Révolution et de l'Empire tout en rétablissant la légitimité de la dynastie des Bourbons.

C'est à Saint-Ouen, dans un premier château (devenu la propriété depuis 1811 du Comte Vincent Potocki), que Louis XVIII, appelé par le Sénat et le Corps législatif à la tête du pays, fait, dans sa Déclaration, la promesse aux français de la rédaction d'une charte constitutionnelle, promulguée le 4 juin 1814. Très endommagé lors de l'invasion de 1815, le château passe entre plusieurs mains jusqu'à l'achat du domaine par l'architecte Jean-Jacques-Marie Huvé (1783-1852) pour Louis XVIII, qui ordonne sa destruction en 1820.

Le Roi confit à Huvé et à l'architecte Jacques-Ignace Hittorff (1792-1867) la construction d'un nouveau château. La première pierre est posée le 8 juillet 1821, l'inauguration de l'édifice a lieu le 2 mai 1823, date anniversaire de la Déclaration de Saint-Ouen. Louis XVIII décide d'offrir le château à sa favorite : Zoé-Victoire Talon, Comtesse du Cayla (1785-1852). La Comtesse y réside fréquemment, jusqu'à sa mort en 1852. Sa fille, Valentine, la Princesse de Beauvau-Craon, héritière du château, loue le domaine à une société hippique en 1878, qui transforme le parc en un champ de courses de 28 hectares. À la mort de la Princesse en 1885, le domaine est transmis aux héritiers. La Société Sportive d'Encouragement, organisatrice des réunions hippiques, reste locataire du domaine jusqu'en 1914. En octobre 1917, la Société Thomson-Houston rachète le domaine et découpe le parc en terrains de sport, en jardins pour ses ouvriers et y fait construire des ateliers.

Le champ de courses

Le champ de courses de Saint-Ouen est inauguré le 23 octobre 1880. De 1880 à 1891, on y court à plat et en obstacles, puis à partir de 1891, en obstacles seulement. Le champ de courses s'étend sur un quadrilatère de 28 hectares, avec une partie arborée, formé par le boulevard Victor-

Hugo, la rue des Bateliers, les bords de Seine et l'ancienne rue de Paris (actuelle rue Dhalenne). L'entrée d'honneur se fait place de l'Hôtel de Ville. La grille d'entrée qui ferme l'hippodrome est la même que celle qui fermait le parc du château.



L'entrée du pesage et de la tribune (rue des Bateliers) et la pelouse sont abritées par de grands arbres. Les tribunes sont exposées au nord-est ; derrière et dessous sont établis le vestiaire des jockeys, la salle des balances (pesage), de la presse, du télégraphe, du téléphone, le bureau de l'administration de la police. L'architecture générale est d'inspiration normande avec une base de briques polychromes supportant des pans de bois sur lesquels repose une toiture à pans surmontée, pour les petits pavillons, d'épis de faitages.

Pour assister aux réunions hippiques et parier, on vient à Saint-Ouen de Paris, par le train, les omnibus, les fiacres. Saint-Ouen est l'un des hippodromes préférés des Parisiens, en raison surtout de sa proximité avec la capitale.

Pour accéder au parc, il faut payer un droit d'entrée relativement élevé (3F sur la pelouse, 20F au pesage-tribune). Ce droit sélectionnait forcément le public, reléguant les classes populaires à l'extérieur. C'est depuis la rue des Bateliers que certains tentent d'assister aux courses en regardant par-dessus la palissade ou à travers les trous.



La palette de couleurs chatoyantes utilisée par Paul Gervais souligne l'atmosphère chaleureuse du champ de courses, lieu de détente et de loisirs de la bourgeoisie. Les costumes à la mode 1900 témoignent de la classe sociale des personnages. Les femmes, notamment, revêtaient leurs plus belles parures pour l'occasion. La foule venait en masse assister aux courses. L'hippodrome était un lieu de rencontres et d'échanges très fréquenté.

Les peintures murales de Jean Julien dans la salle du bureau municipal

JEAN JULIEN (XIX^{ÈME}-XX^{ÈME} SIÈCLE)

Nous possédons peu de renseignements sur l'artiste. Jean Julien obtient une médaille d'or au Salon de Paris de 1928 pour l'œuvre réalisée à Saint-Ouen. Les peintures murales de la salle du bureau municipal furent commandées au début des années 1920, réalisées en 1922 et installées en 1931. Entre 1968 et 2008, les peintures, jugées trop idéalistes, disparaissent derrière les tapisseries de Marc Saint-Saëns illustrant des poèmes d'amour. Fin 2008, la municipalité choisit de rendre à nouveau visibles les peintures de Jean Julien.



La cité ouvrière radieuse

Jean Julien entendait « se dégager des allégories vieillottes jadis à la mode en symbolisant la famille par une scène vécue dans le cadre de la cité industrielle ». Les peintures présentent une cité ouvrière prospère et idyllique : des enfants joufflus, des mères vaillantes qui allaitent dans les squares, des ouvriers en bleu de travail à la sortie des usines, un couple qui savoure son temps libre sur un banc, des terrassiers dont la pénibilité de la tâche est imperceptible, le repos dominical sur les berges de la Seine... L'artiste interprète ce qu'il voit, il s'agit d'une représentation de l'esprit. Il idéalise la vie audonienne des années 1920-1930. La palette aux tonalités douces pastelles, dessine une atmosphère sucrée, voire mièvre.

Jean Julien donne à voir un ensemble imaginé, rêvé du territoire, dans lequel nous pouvons néanmoins reconnaître certains lieux : la Place d'Armes, le quartier du Vieux-Saint-Ouen, la butte Montmartre. Il est simple d'identifier les bâtiments à sheds avec leurs cheminées, image-type de l'usine et de l'industrie. Les fumées crachées des cheminées des bâtiments industriels sont étrangement non polluantes. Les usines à peine teintées de noir paraissent accueillantes, presque chaleureuses. L'industrie est un décor au même titre que les habitations du Vieux-Saint-Ouen ou les berges de Seine.

L'Homme est à l'honneur. La machine absente. Les visages et les corps dociles des personnages rassemblés illustrent à la fois un sentiment de sérénité, de calme, de bien-être, et en filigrane, peut-être, de soumission... Pour Jean Julien, l'univers industriel façonne des corps d'hommes musclés et forts, non entachés par le labeur, dans lesquels se dégage une sorte de joie de vivre par le travail. Toutes les générations sont représentées. Nous relevons une certaine égalité dans la ressemblance des visages et des corps. Les classes sociales se mélangeraient-elles ? De l'enfant à la personne âgée, la vie de la cité ouvrière semble plutôt réussir à ses habitants. Le temps défile avec sérénité, sans laisser de traces sur les visages et les corps.



Travail, famille et joie de vivre semblent être les maîtres mots de la cité. Jean Julien choisit ensuite le thème de l'éducation et de son environnement. Il peint une école (il s'agit de l'école du centre, située alors à l'emplacement actuel du collège Jean-Jaurès) ouverte, qui rassemble, devant laquelle des femmes, mères nourricières, chaleureusement et généreusement embellies, évoquent la transition entre la période de sevrage de l'enfant et celle de son entrée à l'école. La famille est exaltée, l'importance du renouvellement générationnel souligné.

La Seine est figurée sur deux murs. Sujet central ? Prétexte ? Alors que quelques péniches posées sur l'eau font écho à l'activité et au rôle de la voie d'eau, c'est la vie quotidienne vécue depuis les berges de Seine (depuis le Vieux-Saint-Ouen en direction de Saint-Denis ou depuis l'actuelle Ile-Saint-Denis) qui est mise en avant. La nature occupe une place importante dans l'œuvre de Jean Julien (les pelouses des berges de Seine, les arbres de la cours de l'école du centre, la Seine). Cette nature supplante les stigmates de l'industrie. La famille idéalisée, d'une catégorie sociale supérieure, est réunie le temps du déjeuner dominical, attablée ou sur l'herbe. Jean Julien s'offre « son » déjeuner sur l'herbe dans une atmosphère champêtre. La nature sublimée fait l'éloge des vertus du plein-air pour la santé et l'équilibre familial.

Service Archives-Patrimoine

Ville de Saint-Ouen

9 bd Victor-Hugo

01.71.86.62.68



Mairie de
Saint-Ouen-sur-Seine